Jean Testanière

ILLUSTRÉ PAR Christian Lacroix

J'AURAIS DÛ TE LE DIRE...



Il est encore temps
de ne plus remettre à demain

LEDUC

Et si ce livre pouvait changer quelque chose à votre vie avant qu'il ne soit trop tard ?

Depuis des années, Jean Testanière reçoit les messages des défunts. Des prénoms, des objets, des souvenirs, des détails qu'il ne peut pas connaître et qu'il transmet à leurs proches.

Mais derrière ces messages, une évidence s'est imposée : ce que les morts nous apprennent concerne d'abord les vivants.

Un père et son fils qui ne se parlent plus. Un frère et une sœur devenus presque étrangers. Un dernier appel auquel on n'a pas répondu. Un amour jamais avoué. Un pardon qu'on attend. Un rêve qu'on repousse à plus tard...

Nous vivons comme si nous avions toujours le temps. Le temps d'appeler, d'aimer, de pardonner, d'oser. Et si le moment était venu de ne plus attendre ?

Vous pensiez ouvrir un livre sur les morts. Vous allez le refermer en pensant à quelqu'un de bien vivant.

Jean Testanière est l'auteur de best-sellers dont *Les Clés du ciel* (éd. Leduc) et *Et si la vie n'était qu'un début ?* (XO). Depuis toujours, anonymes et grandes figures viennent à lui pour ses dons hors du commun. Avec simplicité et bonté, il partage les messages des défunts et du ciel.

Illustré par **Christian Lacroix**.

20,90 euros
Prix TTC France
ISBN : 979-10-285-3888-0

9 791028 538880

FABRIQUÉ EN EUROPE

éditeur écoresponsable

editionsleduc.com

LEDUC

AVIS DES LECTRICES

Un ouvrage d'une absolue nécessité qui rappelle avec force l'urgence de dire, d'aimer et de pardonner...
Caroline, @les_petites_lectures_de_caro

Il y a des livres que l'on termine avec le sourire, d'autres qui nous font réfléchir... et il y a ceux qui viennent toucher quelque chose de plus profond. *J'aurais dû te le dire* en fait partie. Jean Testanière ne cherche pas à nous convaincre. Il ne nous demande pas de croire à une vie après la mort. Il nous partage des expériences et des témoignages, et chacun est libre d'y trouver ce qui résonne en lui. Ce que j'ai aussi beaucoup aimé, c'est toute la place accordée aux relations avec les vivants. Et je crois que c'est là que ce livre peut parler à beaucoup d'entre nous. Il nous pousse à regarder certaines relations autrement. Et s'il pouvait nous donner une seule envie, ce serait peut-être simplement celle-ci : dire les choses tant qu'il est encore temps.
Marion, @leslectures_de_petite_marion

J'ai été captivée par toutes ces histoires, ces amours, ces peines, cette tristesse qui traverse les êtres, les regrets, les mots que l'on attend et qui ne viennent jamais. Ces histoires sont les nôtres et elles nous invitent à éviter de dire « j'aurais dû... ».
Sandra, @sandyvez

Des récits poignants, des passages de messages entre les vivants et ceux qui ne sont plus là, des mots qui n'ont pas été dits mais qui doivent sortir, des silences qu'il faut expliquer, des occasions manquées qu'il faut réparer... Ces histoires, toutes différentes, sont universelles et profondément humaines. Le message essentiel, c'est que les mots ont un pouvoir immense, que le pardon est possible, que l'amour ne meurt jamais et... qu'il n'est jamais trop tard pour dire ce qui compte, aux autres et à soi. Un livre qui fait réfléchir et agir.
Bénédicte, @bene.m.lire

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours… et des cadeaux !
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com** et sur les réseaux sociaux.

Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !
« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison. Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Écrit avec Françoise Smadja
Édition : Annabelle Biau-Weber
Correction : Nathalie Billaut
Maquette : Jennifer Faisant
Illustrations (couverture et intérieur) : Christian Lacroix
Design de couverture : Élisabeth Hébert

© 2026 Éditions Leduc
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
ISBN : 979-10-285-3888-0

Jean Testanière

ILLUSTRÉ PAR Christian Lacroix

J'AURAIS DÛ TE LE DIRE...

LEDUC

À ceux que l'on a perdus et à ceux qui sont encore là.

Sommaire

PROLOGUE
Vous savez de qui je parle **9**

CHAPITRE 1
Les occasions manquées **13**

CHAPITRE 2
Aimer encore **27**

CHAPITRE 3
Trop tard **43**

CHAPITRE 4
Leur place est restée **55**

CHAPITRE 5
Je n'ai pas choisi ça **67**

CHAPITRE 6
L'amour qui n'a pas su se dire **73**

CHAPITRE 7
Les liens du sang **83**

CHAPITRE 8
Des années sans se parler **95**

CHAPITRE 9
Ce que les enfants taisent **107**

CHAPITRE 10
Les vérités que l'on enterre **121**

CHAPITRE 11
Ils sont encore là **131**

CHAPITRE 12
Certaines blessures ne se referment pas **145**

CHAPITRE 13
Ce poids que personne ne voit **155**

CHAPITRE 14
Certaines portes restent fermées **171**

CHAPITRE 15
Un fardeau emporté de l'autre côté **181**

CHAPITRE 16
Les interrogations qui restent **195**

CHAPITRE 17
Ce qu'on n'efface pas **205**

CHAPITRE 18
Faire le premier pas **211**

CHAPITRE 19
Les vies empêchées **225**

ÉPILOGUE
Avant qu'il ne soit trop tard **235**

Remerciements **237**
L'auteur **238**

PROLOGUE

Vous savez de qui je parle

Il y a quelqu'un à qui vous pensez en ce moment.
Une personne qui s'est éloignée avec les années ou simplement avec la vie, quelqu'un à qui vous auriez voulu dire quelque chose, que vous n'avez pas appelé depuis trop longtemps, avec qui tout s'est compliqué sans que vous sachiez vraiment quand ni pourquoi.
Vous savez de qui je parle.
Je m'appelle Jean Testanière. Je suis passeur. Je reçois des messages de l'autre côté, que je transmets à ceux qui sont encore là.
Depuis des années, je rencontre des femmes et des hommes qui viennent me voir avec une question, un regret, parfois une urgence. Certains portent une douleur depuis si longtemps qu'elle a fini par faire partie d'eux. Ils pensent souvent venir me parler des personnes disparues. Pourtant, lorsque je les écoute, je découvre presque toujours qu'ils parlent des vivants.
Une chose m'a toujours frappé. Ce qui fait le plus souffrir les êtres humains n'est pas toujours ce qu'ils ont perdu. C'est souvent ce qu'ils n'ont pas dit, ce qu'ils n'ont pas osé faire ou ce qu'ils pensaient avoir le temps de régler plus tard.
Il y a des mots que l'on croit pouvoir remettre au lendemain. Un « je t'aime », un « je te pardonne », un « je suis fier de toi », un « je regrette ». Puis un jour, il n'y a plus de lendemain. C'est souvent à cet instant qu'une seule phrase revient, toujours la même : « J'aurais dû te le dire. »

Mais il n'y a pas que les mots. Il y a aussi les chemins que l'on n'a pas pris, les appels que l'on remet au lendemain, les réconciliations que l'on repousse ou cette part de soi que l'on a parfois laissée s'éteindre en croyant avoir le temps de la retrouver.

Et de l'autre côté, ce que je reçois n'est presque jamais ce que les gens imaginent. Il m'arrive de percevoir de la colère, des blessures qui ne se sont jamais refermées ou des vérités restées enfouies. Mais le plus souvent, ce qui vient jusqu'à moi, c'est de l'amour. De la fierté. Du pardon. Et parfois, des silences. Tout ne se dit pas. Tout ne s'éclaire pas immédiatement. Mais j'ai appris qu'il restait souvent quelque chose à comprendre, à transmettre ou à vivre avant qu'il ne soit trop tard.

Ce livre est né de ces rencontres. De ce que j'ai reçu, de ce que j'ai transmis, mais surtout de ce que des femmes et des hommes m'ont confié en acceptant que leur histoire soit partagée, dans l'espoir qu'elle puisse aider quelqu'un d'autre.

Je ne sais pas où vous en êtes en ouvrant ces pages. Peut-être que quelqu'un vous manque. Peut-être que vous portez quelque chose depuis des années sans savoir à qui le dire. Peut-être qu'il y a un appel que vous remettez à demain. Ou peut-être avez-vous laissé le temps décider à votre place.

Peut-être aussi qu'en lisant une histoire qui ressemble un peu à la vôtre, vous comprendrez qu'il est encore temps de dire, d'aimer, de pardonner… ou simplement d'oser être pleinement vous-même.



“La dernière fois
ne ressemble jamais
à une dernière fois.”

CHAPITRE 1

Les occasions manquées

Cécilia n'avait pas voulu m'appeler tout de suite. Son amie lui avait parlé de moi plusieurs fois, doucement, sans insister, et elle avait toujours répondu qu'elle ne voulait pas déranger, qu'elle ne croyait pas à ces choses-là, qu'elle avait honte, aussi, parce qu'elle savait très bien ce qu'elle allait me dire et qu'elle avait peur de l'entendre à voix haute. Puis, un soir, elle avait craqué. Son amie m'avait téléphoné presque en chuchotant, comme si Cécilia dormait dans la pièce d'à côté, et elle m'avait demandé si j'accepterais de la rencontrer.

On s'est retrouvés dans un café en fin de journée. Elle ne voulait pas que je vienne chez elle, elle m'avait expliqué qu'elle n'y arrivait plus, que la maison était pleine des enfants, du linge, des assiettes, de la vie qui continuait et que tout cela lui faisait mal parce qu'elle se sentait étrangère à sa propre maison. Alors elle avait choisi un café, un endroit neutre, un endroit où elle pourrait partir si elle n'en pouvait plus.

Quand je suis arrivé, elle était assise au fond, près de la vitre. Il y avait du monde autour d'elle, des gens qui sortaient du travail, des voix qui se mélangeaient, des tasses que l'on repose, des chaises que l'on tire, mais elle semblait loin, très loin. Elle n'était plus vraiment là. Elle avait gardé son manteau fermé alors qu'il faisait doux dehors. Je me souviens de son visage : on aurait dit qu'elle n'avait pas dormi depuis des semaines.

Je me suis assis en face d'elle et je l'ai laissée venir. Avec le temps, j'ai appris cela. On ne va pas chercher les mots à la place des gens. Ils savent très bien où ils ont mal, même quand ils disent qu'ils ne savent plus. Il faut seulement leur laisser un peu de temps pour arriver jusqu'à cet endroit-là.

Cécilia regardait la table. Ses poings étaient serrés. Elle respirait avec difficulté, les épaules rentrées, comme si elle traînait un poids devenu trop lourd. Puis elle a levé les yeux vers moi et elle a dit : « Je n'ai pas répondu. »

Elle n'a pas ajouté tout de suite à quoi. Je n'ai pas demandé. Elle avait besoin de raconter la scène dans l'ordre où elle la revivait depuis neuf mois.

C'était un dimanche soir. Elle était chez elle, sur son canapé, la télévision allumée, les enfants déjà couchés ou presque, son mari dans une autre pièce. Une soirée comme il y en avait tant d'autres. Son téléphone s'est allumé une première fois.

Sur l'écran, il y avait écrit : « Papa ».

Elle a regardé. Elle n'a pas décroché. Elle n'était pas occupée, elle n'était pas en colère contre lui, elle n'avait aucune raison valable de laisser sonner. Elle était seulement fatiguée, un peu vide, comme on l'est parfois le dimanche soir, quand on se projette déjà mentalement sur la semaine à venir. Elle s'est dit qu'elle rappellerait après le film.

Quelques minutes plus tard, le téléphone a sonné une deuxième fois. Toujours « Papa ». Elle a regardé encore, avec ce petit agacement que l'on peut avoir quand on ne veut pas être tiré de son état, puis elle a laissé sonner.

Il a appelé une troisième fois.

Elle a encore laissé sonner.

Un message est arrivé : « Cécilia je »

Deux mots seulement. Rien après.

Quelques heures plus tard, on a retrouvé son père mort dans son appartement. Une crise cardiaque. Il vivait seul depuis son divorce. Le téléphone était près de lui. Il avait essayé d'écrire à sa fille, il n'avait pas eu le temps d'aller au bout de sa phrase, et le dernier mot qu'il avait tapé avant de mourir était le prénom de son enfant.
Elle a sorti son téléphone et m'a montré le message. Il était encore là, conservé comme une blessure ouverte. Je me souviens de l'écran blanc, de ces deux mots minuscules qui semblaient contenir une vie entière. « Cécilia je ». Depuis neuf mois, elle imaginait toutes les phrases que son père avait peut-être voulu écrire. « Cécilia, je t'aime. » « Cécilia, je ne vais pas bien. » « Cécilia, je voulais te dire… » « Cécilia, je suis seul. »
Elle m'a montré aussi une photo de lui. Un homme souriant dans un jardin, une chemise claire, un visage ouvert, ce genre de photo que l'on garde dans son téléphone sans la regarder vraiment quand la personne est vivante, puis que l'on regarde pendant des heures après la mort, comme si on cherchait encore la personne dedans.
Son père était mort depuis neuf mois, mais Cécilia était restée dans ce dimanche soir. Elle le disait elle-même. Elle ne disait pas : « Je suis triste. » Elle disait : « Je suis encore là-bas. » Elle se réveillait la nuit avec l'impression d'entendre la sonnerie. Elle revoyait l'écran s'allumer. Elle revoyait sa main qui ne bougeait pas. Elle se repassait la scène en changeant un détail, comme si elle pouvait encore en modifier l'issue. Si j'avais décroché la première fois. Si j'avais décroché la deuxième. Si j'avais répondu au message. Si j'avais senti qu'il n'allait pas bien. Si j'avais appelé les secours. Si j'avais sauvé mon père.
J'ai compris avec le temps que les occasions manquées ne ressemblent jamais à des occasions manquées lorsqu'elles arrivent. Elles ressemblent à un appel auquel on répondra plus tard, à un café que l'on remet à la semaine suivante, à une visite que l'on fera

bientôt, à un message auquel on répondra demain. Et puis, un jour, il n'y a plus de demain.

Elle avait deux enfants. Un mari. Un travail. Elle continuait à se lever le matin, à mettre du café dans une tasse, à conduire les enfants à l'école, à répondre à ses mails, à sourire quand il le fallait. Mais elle n'était plus vraiment là. Elle me l'a dit presque avec honte, parce qu'elle se rendait compte qu'elle n'était plus vraiment présente pour les siens et que cela ajoutait de la culpabilité à la culpabilité.

« Mes enfants me parlent, Jean, et je les entends de loin. Je les vois bouger devant moi, je les vois grandir, je sais qu'ils ont besoin de moi, mais je suis ailleurs. Mon mari me regarde et je vois bien qu'il ne sait plus comment m'atteindre. Il me demande ce qu'il peut faire. Je n'ai rien à lui répondre. »

Sa voix s'est brisée en disant cela parce qu'elle avait le sentiment d'avoir perdu son père et d'être en train de perdre le reste de sa vie avec lui. Son fils lui avait demandé un soir pourquoi elle regardait toujours son téléphone. Sa fille était venue s'asseoir contre elle sur le canapé et elle avait senti qu'elle n'arrivait même plus à profiter de la chaleur de son enfant. Ce n'était pas qu'elle ne les aimait plus. C'était pire. Elle les aimait et n'arrivait plus à les rejoindre.

À un moment, elle dit : « Je fais tout. Je prépare les repas. Je vais au bureau. Je réponds quand on me parle. Mais je ne respire plus vraiment. Je suis restée dans le moment où j'aurais dû décrocher. »

Elle s'est mise à pleurer d'un seul coup. Depuis le début, elle tenait, elle essayait de raconter normalement, mais à cet instant-là, tout est sorti d'un coup. Ses épaules tremblaient, elle n'arrivait plus à parler, et au milieu du bruit du café, on sentait que cette femme était en train de craquer après avoir porté seule cette culpabilité pendant neuf mois.

Je suis resté avec elle dans ce moment-là. Je ne cherche jamais à remplir trop vite ce qui se passe. On a souvent besoin que l'on ne nous

arrête pas au moment exact où la douleur commence enfin à sortir. Autour de nous, le café continuait. Un serveur passait entre les tables, une femme riait près du comptoir, deux hommes parlaient fort derrière nous. La vie continuait dans la même pièce.

C'est à ce moment-là que ma main gauche a commencé à enfler.

Je connais cette sensation. Elle ne vient pas toujours. Ce jour-là, elle est venue très nettement, sous la peau. Puis une image est arrivée. Une petite pièce. Une fenêtre avec une lumière grise dehors. Un homme assis, légèrement penché en avant, un téléphone devant lui. Il attendait.

Je n'ai pas senti de colère. J'ai senti l'attente. Une attente simple, presque confiante, cette certitude qu'un enfant finit toujours par rappeler son père. Puis des détails sont venus. Une casquette. Une chemise à carreaux. Une façon de baisser un peu la tête en regardant l'écran. Je les ai dits à Cécilia, doucement, sans théâtraliser, sans faire comme si j'avais compris plus que ce que c'était. Je transmettais seulement ce qui arrivait.

Elle m'écoutait maintenant avec tout son visage. Elle a fermé les yeux quand j'ai parlé de la casquette. Elle a murmuré : « Il la mettait tout le temps. » Puis elle a pleuré encore, mais autrement, parce qu'elle reconnaissait son père dans ces détails.

Ce que je recevais n'était pas un reproche. C'était l'inquiétude d'un père qui voyait sa fille se détruire.

Je lui ai dit : « Il ne vous en veut pas. Il vous voit. Il voit votre douleur, il voit vos enfants, il voit que vous n'arrivez plus à revenir vers eux. Ce qui le retient, ce n'est pas ce que vous avez fait. C'est ce que vous êtes en train de vous faire depuis neuf mois. »

Elle a levé les yeux vers moi.

« Il est malheureux à cause de moi ? »

Sa voix était redevenue celle d'une petite fille.

Je lui ai répondu : « Il est malheureux parce qu'il vous aime. Ce n'est pas pareil. »
Et je recevais autre chose encore. Une évidence très simple. Rien n'était terminé. Son père ne cherchait pas à revenir sur ce dimanche soir. Il cherchait à lui faire comprendre qu'il était toujours là, autrement. Que le lien n'avait pas disparu avec son dernier souffle. Qu'elle pouvait encore lui parler. Et qu'il l'entendrait.
Elle a baissé la tête et je crois que cette phrase l'a touchée différemment de tout le reste, parce qu'elle entendait enfin que le lien n'était pas rompu. Ce qui circulait encore entre eux n'était pas un procès. C'était de l'amour, celui d'un père qui souffrait de la voir ainsi.
Je percevais aussi un regret différent du sien. Il regrettait de ne pas avoir pu lui dire lui-même que ce dimanche ne résumait pas leur histoire, qu'une fille ne cesse pas d'aimer son père parce qu'elle laisse sonner un téléphone, qu'une vie entière ne peut pas être effacée par quelques secondes. Il voulait qu'elle entende cela.
Alors je lui ai transmis. Je lui ai dit qu'il savait qu'elle l'aimait. Qu'il n'en avait jamais douté. Qu'il l'avait attendue parce qu'il la connaissait, parce qu'il savait qu'elle rappelait toujours, et que jusqu'au bout il avait été dans cette confiance-là, non dans l'abandon. Je lui ai dit que ce qu'il voulait maintenant, c'était la voir revenir à ses enfants, à son mari, à sa vie, et que c'était cela, peut-être, qui l'aiderait lui aussi à monter plus sereinement.
Elle m'a demandé : « Est-ce qu'il m'entend si je lui parle ? »
J'ai hoché la tête.
Elle a regardé devant elle, un peu au-dessus de la table, comme si son père était là, ou comme si elle acceptait enfin de lui parler autrement qu'à travers la scène du téléphone. Puis elle a murmuré : « Papa… je t'aime. Je m'en veux tellement. Pardonne-moi. »
Je l'ai laissée parler. Elle lui a dit des choses très simples. Qu'elle pensait à lui tous les jours. Qu'elle aurait voulu arriver à temps.

Qu'elle aurait voulu qu'il sache qu'elle n'avait pas laissé sonner par indifférence. Qu'elle n'avait plus eu la force de répondre ce soir-là et que depuis elle se haïssait pour cela.
Quand elle a fini, je suis resté encore un moment avec ce que je recevais. Je ne savais pas ce qui allait changer pour elle après cela. Je savais seulement qu'elle venait enfin de dire à son père ce qu'elle gardait en elle depuis neuf mois.
Je lui ai dit : « Continuez à lui parler. Pas pour rester dans le passé, mais pour lui dire que vous allez revenir. »
Je lui ai dit aussi : « Ne le faites pas au milieu du bruit. Trouvez un endroit tranquille. Un endroit où personne ne vous dérangera. Et parlez-lui avec vos mots à vous. » Parfois, les choses que nous n'avons pas dites trouvent enfin leur chemin lorsqu'il n'y a plus personne autour de nous.
Avant de partir, elle m'a dit une phrase que je n'ai jamais oubliée : « Je croyais que mon père était mort ce soir-là. En fait, c'est moi qui suis restée là-bas avec lui. »
Je repense souvent à Cécilia, parce que son histoire ne parle pas seulement de son père.
Elle nous parle de nous tous.
Depuis des années, je rencontre des hommes et des femmes qui vivent avec cette question : « Et si j'avais été là ? »
Bettina faisait partie de ceux-là.

—

Bettina m'avait laissé plusieurs messages. Le dernier disait : « Monsieur Testanière, je sais que vous êtes très demandé. Je sais aussi que vous n'êtes pas toujours disponible. Mais c'est une urgence. Je suis au bord du gouffre. Aidez-moi, je vous en supplie. »

Je l'ai rappelée le soir même. Ce message me disait que je ne pouvais pas attendre.
Claire, c'était sa meilleure amie depuis le collège. Elles avaient fait les quatre cents coups ensemble. Quand l'une allait mal, elle appelait l'autre. Quand l'une avait une bonne nouvelle, l'autre était la première au courant. Elles avaient traversé vingt ans de vie côte à côte, les fous rires, les coups durs, les ruptures, les joies simples... tout ce qui finit par tisser une histoire commune.
Son amie l'avait suppliée de l'accompagner à une fête ce vendredi-là. Dans l'après-midi encore, elle lui avait envoyé plusieurs messages.
« Allez viens. Tu me laisses toute seule. »
« Franchement, avec toi ce sera plus drôle. »
Un dernier message vocal est arrivé à 23 heures, directement depuis la soirée : « Salut ma vieille... Je me fais tellement chier dans cette soirée. J'aurais dû rester avec toi. Comme d'hab, on se serait fait livrer des sushis, je t'aurais ramené une bonne bouteille de vin et on aurait refait le monde jusqu'à pas d'heure. Bon, je te raconte tout demain. »
Bettina avait répondu : « On fera un débrief demain 🤔👍🙄 ».
Elle avait posé son téléphone. Elle était restée sur son canapé à bouquiner. Elle se disait que Claire lui raconterait tout le lendemain.
Lendemain qui n'avait jamais eu lieu.
Ce soir-là, sur l'autoroute, un camion avait percuté la voiture de Claire. Elle était morte sur le coup.
Bettina m'a avoué qu'elle n'avait jamais supprimé ce message vocal. Certaines nuits, elle réécoutait le message. Pour entendre sa voix. Le rire au début. La façon dont elle disait « ma vieille ».
Le bruit de la musique derrière elle. Cette vie qui existait encore pendant quarante secondes avant de disparaître.
Je me suis déplacé chez Bettina. Quand elle a ouvert la porte, j'ai vu tout de suite. Une bouteille de vin sur la table du salon, à moitié

vide. Des verres traînaient encore. Un plaid était tombé par terre. Rien n'avait vraiment sa place.

« J'aurais dû aller à cette putain de soirée. Elle me suppliait. Elle m'avait envoyé trois messages. Et moi, je voulais juste rester chez moi ce vendredi soir, lire un livre, dîner tranquille après ma semaine. Si j'avais été là, on aurait trouvé une autre solution. On prenait toujours un Uber ou ma voiture. Tout dépendait de notre état. Ce soir-là, elle n'aurait pas été seule. Et c'est ça qui me détruit. »

Elle ne pleurait même plus. Elle était au-delà des larmes, dans un état figé. Elle se réveillait à trois heures du matin avec le même film dans la tête. Le dernier message de Claire. Sa propre réponse. Puis plus rien. Elle réécoutait le message et relisait sa réponse encore et encore, en cherchant ce qu'elle aurait pu changer.

Elle avait essayé d'en parler à quelqu'un. Une amie, sa mère, un médecin. Tout le monde lui disait que ce n'était pas sa faute. Ça ne changeait rien.

J'ai dit son prénom à voix haute.

« Claire. »

Je lui ai demandé : « Vous avez une photo d'elle ? »

Elle s'est levée sans un mot. Elle est allée chercher un cadre posé sur un meuble du salon. C'était une photo d'elles deux. Elles riaient toutes les deux. Un vrai rire. La tête renversée en arrière, les yeux fermés. On ne savait pas pourquoi elles riaient. On voyait seulement qu'elles s'aimaient énormément.

Elle m'a tendu le cadre.

Je l'ai regardé quelques instants, puis j'ai fermé les yeux. J'ai attendu. Avec toute la sincérité que je pouvais avoir.

Mais rien n'est venu.

Il arrive aussi que je ne reçoive rien. Je ne sais pas pourquoi. Je l'accepte.

Elle m'a regardé un moment. Puis elle a dit : « Vous vous rendez compte, Jean ? Même maintenant, il n'y a rien. »
Elle s'est tue un moment.
« Peut-être qu'elle m'en veut. Elle me fait payer de ne pas avoir été là ce soir-là. Et ça, je vais le porter toute ma vie. »
J'ai secoué la tête.
« Non. Je ne crois pas cela une seconde. »
Elle ne disait rien.
« Quand quelqu'un part, ce n'est pas toujours immédiat. Certaines personnes se manifestent très vite. D'autres mettent plus de temps. Je ne décide pas de cela. Je ne peux pas vous dire pourquoi. Mais je peux vous dire une chose : si aujourd'hui je ne reçois rien d'elle, cela ne veut absolument pas dire qu'elle vous en veut. »
Elle me regardait toujours.
« Au contraire. Si je perçois quelque chose ce soir, c'est l'amour que vous lui portez encore. Et cet amour-là, lui, est bien vivant. »
J'ai ajouté : « Ne transformez pas votre chagrin en condamnation. Vous souffrez déjà suffisamment. »
Pour la première fois, elle n'a plus essayé d'argumenter. Elle a baissé la tête. Et elle s'est mise à pleurer. Longtemps. Je n'ai rien dit.

—

Un matin très tôt, Sébastien m'a appelé de l'hôpital. Je le connaissais depuis quelques années.
« Jean… il faut que tu viennes. »
Il m'a dit qu'il était avec son cousin Franck. Que la mère de Franck venait de mourir. Que l'homme n'arrivait pas à entrer dans la chambre mortuaire.
Je suis parti tout de suite.

Quand je suis arrivé, Franck était assis par terre dans le couloir, le dos contre le mur, à quelques pas de la porte. Sa mère se trouvait derrière. Depuis le matin, il n'était jamais entré. Chaque fois qu'il se levait, il faisait demi-tour. Tant qu'il restait dans ce couloir, une partie de lui continuait à croire qu'il pourrait encore lui parler.
Sébastien m'a pris à part : « Il refuse d'y aller. Depuis des heures. »
Je me suis assis à côté de Franck. Je n'ai pas parlé tout de suite.
Au bout d'un moment, il a parlé.
Sa mère et lui s'étaient disputés deux jours avant sa mort. Ils s'étaient parlé durement. Des reproches anciens étaient remontés d'un coup. Ils avaient raccroché en colère.
Elle l'appelait toujours « mon grand ». Il avait cinquante ans et elle continuait. Ça l'agaçait parfois. Il lui disait : « Maman, j'ai plus dix ans. » Elle riait. Aujourd'hui, il aurait donné n'importe quoi pour l'entendre lui dire « mon grand » une dernière fois.
Le matin même, son frère l'avait appelé. Sa mère avait fait un AVC dans la nuit. Les secours étaient intervenus, mais lorsqu'ils étaient arrivés, il était déjà trop tard.
Franck m'a raconté l'appel plusieurs fois. Toujours de la même manière.
« Je pensais qu'on allait se reparler. »
Il répétait cette phrase.
Il disait qu'avec sa mère, les disputes n'avaient jamais duré longtemps. Ils pouvaient se fâcher, s'envoyer des mots qu'ils regrettaient aussitôt, puis l'un rappelait l'autre quelques jours plus tard. Ils avaient toujours fini par se retrouver.
Cette fois encore, il pensait qu'il y aurait un après.
« Je lui ai dit des horreurs. »
Il a ajouté : « Et maintenant, je ne pourrai jamais réparer… Si elle ne me pardonne pas… comment je vais vivre avec ça ? »
Je suis resté là. Je l'ai laissé vider tout ce qui devait sortir.

Je lui ai dit doucement de venir.
Il a secoué la tête. Je lui ai dit que si. On s'est levés tous les deux.
Nous avons avancé jusqu'à la porte. Arrivé devant, il s'est arrêté. Sa main est restée longtemps sur la poignée. Il respirait difficilement. Puis il a ouvert.
Sa mère était là, dans le lit.
Franck s'est approché lentement. Il a pris sa main et l'a posée contre son front.
« Maman, c'est ton grand. Ton grand qui te parle. »
Et là, ma main gauche a enflé très fort. Quelqu'un qui attendait depuis ce matin.
« Elle est là. Elle vous entend. Elle vous a entendu dans le couloir aussi. »
Il a fermé les yeux.
« Elle sait très bien que vous ne pensiez pas ce que vous avez dit. Elle vous connaît depuis toujours. Elle dit aussi que la dispute était à deux. Qu'elle aurait pu faire attention, elle aussi. »
Il répétait : « Maman... on n'avait pas fini. Tu devais encore m'appeler "mon grand".
— Elle ne veut pas que vous restiez avec cette dernière soirée comme seul souvenir. »
Il ne parlait plus. Il tenait toujours cette main contre son front.
Au milieu de tout ça, un homme essayait de survivre à sa dernière conversation avec sa mère.
Je suis resté encore un moment dans la chambre avec lui. Puis je suis sorti doucement.
Sébastien m'attendait plus loin dans le couloir. Il m'a regardé. Je lui ai juste fait oui de la tête. Il a compris.
Les gens qui viennent me voir ne regrettent presque jamais les grandes décisions. Ils regrettent un appel qu'ils n'ont pas pris, un

café remis au lendemain, une visite repoussée, une phrase qu'ils pensaient avoir le temps de dire.
La dernière fois ne ressemble jamais à une dernière fois.

